

le 1er aobre 1841

Veillez avoir la bonté d'offrir
nos respects à M. Pasquier et à toute
votre honorable et digne famille.

Madame la Présidente

Grâce à nos bons amis de France nous approchons enfin de Vincennes; encore 4 ou 5 jours et nous serons, je l'espère, au terme de nos courses et de nos désirs, c'est alors que nous bénirons Dieu et toutes les saintes âmes qui nous ont aidés à prendre possession de cette précieuse portion de notre héritage, mais en attendant puisqu'il me reste un moment disponible, permettez-moi, madame, de vous donner quelques nouvelles de notre aventureux voyage. Depuis le peu de jours que j'en ai écrit à Ste Croix, notre vie est devenue si romanesque que le récit tout simple ne peut manquer de vous intéresser, ainsi que vos dignes associées; veuillez du moins agréer ces quelques lignes comme un faible témoignage de sentiment de respect et de reconnaissance que j'ai voués à votre honorable conseil et spécialement à sa pieuse et digne présidente.

Comme il est possible que vous ayez la connaissance de deux lettres que j'ai adressées au M. P. Recteur, je reprendrai à l'endroit où j'ai dû finir dans ma dernière. Arrivé le 28 à Toledo, après 3 jours de la plus pénible navigation, sur le lac Erie, nous nous trouvâmes, comme vous le concevrez aisément, un peu désappointés, le canal sur lequel on nous avait fait compter, n'était point fini, nous n'apercevions aucun débouché; et cependant si vous jetez bien les yeux sur la carte, vous verrez que de la pointe occidentale du Lac où nous étions jusqu'à Vincennes, il nous restait encore de la route, je parlais difficilement et j'entendais plus difficilement encore, nous commençons à craindre, lorsqu'enfin nous parvînmes à rencontrer un petit bateau à vapeur qui partait pour saumé et qui par correspondance pourrait nous rendre à Napoléon; c'était nous avancer de 10 lieues dans notre direction, nous y fîmes aussitôt transporter nos bagages, et le soir en effet à 7 heures nous arrivâmes à cette ville française de nom seulement, car il n'y a pas un seul français; c'était là que nous attendaient les embarras tels que nous n'en avons pas éprouvés depuis notre départ du Cayre. Le canal n'était pas percé plus loin; il nous fallait pour la première fois depuis près de deux mois abandonner de voir de l'eau, faire 20 lieues par terre, à travers les forêts, ou franchir cet espace dans une pirogue c.à.d. une petite nacelle creusée dans un pied d'arbre, ce dernier parti ne vous paraîtra guère capable d'attirer une sérieuse attention, j'avoue qu'il fallait pour s'y arrêter une certaine dose de confiance en la protection du ciel, d'autres diraient: une inconcevable témérité, nous fûmes sur le point de descendre sur la pirogue mais comme nous allions conclure notre homme ayant demandé 100 fr. de plus, nous le laissâmes là, pour aviser au moyen de traverser nos 20 lieues de forêt, Dieu le permit ainsi sans doute et nous l'en avons béni depuis, non pas précisément pour nous avoir préservés du danger, mais parce que vers le milieu de la course nous nous serions vus arrêtés, le lit de la rivière étant presque à sec. après plusieurs heures de recherches et d'anxiétés nous trouvâmes enfin 2 voitures, ou mieux 2 tombereaux à 4 roues et 4 chevaux assez vigoureux que nous louâmes pour 20 piastres.

D'abord nous avions cru nous-mêmes pouvoir nous rendre avec une seule voiture, mais nous fûmes bientôt à même de nous convaincre du contraire, une fois partis nos inquiétudes se calmèrent; mais ce ne fut pas pour longtemps, à peine avions nous fait une demi lieue dans nos bois qui nous nous vîmes engagés dans les plus effroyables chemins qui furent jamais; c'était moins une route suivie qu'une succession presque continuelle de précipices. Figurez-vous un chemin de défense de tous côtés par les pluies et comme semé de bourbiers où nous perdions souvent jusqu'au milieu de nos roues; représentez-vous ce chemin partout embarrassé de branches, de quartier d'arbre et souvent même de gros troncs barrant toute la voie; ou bien encore dans les plus mauvais passages des ponts de pieds de chêne jetés côte à côte dans tout leur entier sur un bourbier de 100 pas quelque fois de 200 de long, sur lesquels nous passâmes.

au milieu des plus dures secousses; voilà qui pourra vous donner quelque idée de notre dernier voyage: mais ce n'était encore là que le commencement, nous avions aussi des rivières à passer, et telle était leur rapidité qu'il fallait souvent aller jusqu'au bord pour en découvrir le fond; nous les descendions d'ordinaire en courant, jusqu'à ce que nous eussions été reçus en bas dans une vaste mare où nos chevaux tombaient jusqu'au poitrail; l'eau pénétrait dans notre tombereau et nous allions ainsi quelquefois surnageant, chavirant à droite et à gauche et toujours sur le point de voir tourner tout l'équipage et de disparaître dans le milieu de la boue et des flots; d'autre fois à la descente presque perpendiculaire de ce ravin nous tombions sur ces pieds d'arbres qui nous faisaient ^{saute} sauter sur nos sièges et qui nous inspiraient encore plus de crainte pour nos effets; nous avions avec nous une assez belle horloge en bois que nous avions achetée à N.Y. Dieu sait comment elle sonnera à Vincennes. Ce n'est pas tout encore, souvent à la rencontre d'un vieux chêne récemment tombé dans la route ou d'un borbier trop dangereux, nous entrions dans le bois au travers des broussailles, des jeunes plantes et des monceaux de bois pourris, où peut-être jamais voiture n'avait passé avant la nôtre, c'était alors que nous avions le plus à craindre, car souvent nous rencontrions tout ce que nous avions voulu éviter et pis encore; que vous dirais-je des précipices effrayants que nous approchions chaque fois, non pas à quelques pieds mais à quelques pouces près, et où le moindre faux pas d'un cheval nous eût inévitablement entraîné à 60 ou 80 pds de profondeur; je m'arrête et cependant je ne vous ai pas encore dit toute la vérité, il m'est impossible de vous peindre ces routes telles que nous les avons vues, ajoutez à cela que nous étions conduits par les deux garçons d'un véritable fripon qui avait fait tous ces efforts pour nous voler et que nous avions pour compagnons de voyage 3 Américains sans aucune religion, dont 2 portent fusil et tireillent sans cesse au milieu des bois, et dont la probité ne m'était que trop suspecte, et voyez après cela si je devais être bien à l'aise en pareille société, je m'efforçai de paraître gai, mais au fond je mourais de frayeur, il me semblait avoir sur les épaules nos 6 frères et tous nos bagages à chaque ravin, à chaque borbier, je balbutiais tout bas un ave Maria, les yeux fixés sur le danger et autant qu'il m'était possible le cœur et l'esprit au Ciel, c'est dans ces trances mortelles que nous avons voyagé le 1er jour pendant 14 hres de temps, il était 10 hres du soir quand nous arrivâmes à Viefiance, petite ville située au milieu des bois à 10 lieues de Napoléon, nous y serions arrivés plus morts que vifs si nous n'avions pas eu une dernière lieue de belle route sur le bord de la rivière et par un beau clair de lune, nous en profitâmes pour chanter de notre mieux tout ce que nous savions à l'honneur de la Ste-Vierge, jamais nous n'avions mieux chanté, nous n'avions point encore senti plus vivement la protection de notre bonne mère, nous oubliâmes là tout ce que nous venions de souffrir, arrivés à l'hôtel personne ne voulut souper, nous n'avions rien pris depuis notre départ, qu'un peu de pain sec que nous avions acheté à l'Andron où nos conducteurs s'étaient arrêtés quelque instant pour faire prendre un peu de nourriture à leurs chevaux; il nous en restait à peu près une demi-livre que nous partageâmes après quoi chacun fut se mettre au lit, telle est l'histoire de notre 1ere journée. C'était le 29 fête de St-Michel, le matin nous nous étions mis sous la protection de ce glorieux Archange; le soir notre prière fut un simple pater et ave et un action de grâce à St-Michel; le lendemain matin tout le monde était debout à 5 h 1/2 pour l'Oraison; nous la fîmes sur la nécessité et les avantages de la confiance en Dieu; nous jeûnâmes ensuite d'assez bon appétit au milieu d'une vingtaine de protestants qui ne se laissaient pas de nous examiner surtout pendant nos prières avant et après nos repas; vers 8 hres nous remontâmes dans nos tombereaux animés d'une confiance plus aveugle que jamais; nous en avions encore besoin; car d'un commun accord nous disions tous hier soir que notre second jour avait été plus mauvais que le 1er plus nous y pensons et plus nous admirons la bonté de la divine miséricorde sur nous; l'univers entier soutiendrait qu'il n'y a pas de providence, les 2 dernières journées me servent éternellement une preuve invincible du contraire; chaque tour de roue était pour nous un trait de providence, au milieu de ces forêts, enfin nous en sortîmes un peu harassés, il est vrai, et tout couverts de boue mais plus sensiblement que jamais pénétrés de reconnaissance envers Dieu; cette même providence qui nous avait si bien con-

(1-10-1841 p.3)

servés, nous avait aussi envoyé un petit bâtiment pour nous recevoir sur le canal, nous nous y réfugiâmes avec joie et maintenant nous nous y reposons un peu de nos fatigues en avançant doucement vers Vincennes et nous reprenons des forces pour soutenir le reste des épreuves qui nous attendent peut-être encore avant d'arriver, voilà, madame, une assez longue, trop longue narration que vous ne pourrez même pas lire, car mon encre verte aujourd'hui n'est guère meilleure que mon café moka de l'autre jour; puissez-vous y voir néanmoins une preuve de bon et délicieux souvenirs que je vous conserve avec nos bons frères, ainsi qu'à vos dignes associés car je leur suis à toutes et à vous en particulier madame, la présidente tout dévoué en Notre-Seigneur J.C. Saurin.

- d. après copie -

(Saurin)